

Je montais les escaliers qui craquaient sous mon poids et dont les marches paraissaient vermoulues. Mon pas se fit hésitant. Les maisons troyennes, vieilles et penchées, me laissaient toujours perplexes ; comment les murs pouvaient-ils encore tenir en place ? J'atteignais enfin le grenier poussiéreux et ouvrais la lourde porte qui grinçait. La petite pièce était largement encombrée : le travail de tri allait être périlleux. Il faudrait décider ce qui serait mis à la vente, ce qui serait jeté et ce qui serait gardé. Mon grand-père avait tout conservé depuis le fusil à baïonnette de son aïeul jusqu'à mes jouets de petit garçon.

Au milieu de tout ce capharnaüm, un gros et vieux coffre en chêne attira mon attention. En m'approchant, je constatai qu'il n'était pas verrouillé. Je m'accroupis et soulevai le capot. Un nuage de poussière s'éleva et me fis éternuer. A l'intérieur de la malle se trouvaient divers objets et atours. D'abord des vêtements : une robe de mariée d'un autre âge et deux uniformes de poilus. Ensuite, des objets plus intimes : une alliance, un camée<sup>1</sup>, une photo de famille, une photo de couple. Il me sembla qu'il s'agissait de mes arrières-arrières-grands-parents accompagnés de leurs enfants.

Je trouvai aussi plusieurs volumes de journaux intimes datant de 1914 à 1918 ; ceux d'Elisabeth Grenier, mon arrière-arrière-grand-mère. Précisément la période de la grande guerre. J'ouvris le premier tome à une page au hasard.

\*\*\*

*« Le 12 décembre 1914,*

*Aujourd'hui, le docteur m'a dit de moins travailler et de moins m'inquiéter. J'ai des douleurs dans le ventre et les restrictions alimentaires ne m'aident pas. J'ai peur pour mon bébé, je ne veux pas le perdre... »*

\*\*\*

Je m'arrêtai dans ma lecture, interloqué. De quel enfant parlait-elle ? Avait-elle fait une fausse couche pendant la guerre ? De quelles restrictions alimentaires parlait-elle ? Trop de questions se posaient suite à ce seul extrait. Je décidai alors de reprendre du début afin d'en apprendre davantage sur ma famille.

---

<sup>1</sup> Pierre fine ciselée de façon à former une figure en relief et comportant ou non des couches superposées de couleurs différentes. (Définition Larousse)

# 1914

---

*« Le 29 août 1914,*

La guerre a à peine commencé que les prix s'en font déjà ressentir. La viande a augmenté... j'ai entendu parler de réquisitions et de nouvelles règles à propos de l'abattage. C'est du moins ce que m'a dit mon boucher. Ça n'augure rien de bon pour la suite. Ils avaient dit qu'elle ne durerait pas un mois mais je crains que ça soit pire que ça s'ils font déjà des réquisitions.

Jean part d'ici trois jours, du moins c'est ce que dit son ordre de mobilisation et il ne peut pas y échapper. Si seulement je pouvais faire quoique ce soit pour qu'il reste ici avec moi. Évidemment la guerre ne durera pas très longtemps, c'est ce qu'ils nous ont promis du moins, mais ça ne m'empêche pas de m'inquiéter un peu. »

*« Le 6 septembre 1914,*

Jean est parti il y a quatre jours. C'est idiot mais il me manque déjà, j'espère qu'il pourra m'écrire très vite.

Ce qui n'est pas rassurant, c'est que les réquisitions continuent, mais aussi et surtout, j'ai entendu parler d'un déficit d'approvisionnement. Cela signifie ce que cela signifie, s'ils ne tiennent pas leur promesse d'une guerre courte, arrivera un moment où il n'y aura plus à manger pour la population.

Mais il ne faut pas voir le mal partout, tout se passera bien. Personne n'a d'intérêt à ce que la population meure.

Ah et il y a eu une enquête aussi, au sujet du prix de la viande. Du moins, c'est ce que m'a dit monsieur Barbon, le boucher. Au final, il va y avoir une taxe sur la viande de veau. Ce n'est

pas trop dérangent, en attendant je prends d'autres viandes. Mais j'espère qu'ils ne vont pas faire ça avec tout. »

*« Le 10 novembre 1914,*

Je parlais avec Annie l'autre fois, mon amie qui travaille à la mairie... ma meilleure amie, en fait. Elle ne peut évidemment pas me dire tout ce qui se passe mais de temps en temps, elle me livre quelques trucs. Enfin, la dernière chose en date c'est la mise en concurrence de différentes entreprises pour l'achat du sucre. Je suppose qu'il y a déjà des problèmes de prix à toutes les échelles, cette histoire de concurrence ça doit être pour avoir le sucre aux prix les plus bas possibles. J'espère qu'ils ne vont pas nous supprimer cette denrée. Enfin, on verra bien.

Il faut aussi que j'aille voir le docteur, je crois que je suis enceinte, ce n'est vraiment pas la bonne période pour avoir encore un bébé, surtout avec les garçons qui m'en font un peu voir de toutes les couleurs. Je n'ai pas encore de nouvelles de Jean, cela m'inquiète un peu. Mais ce n'est que le début, je sais que dès qu'il le pourra il m'écrira une lettre. Deux mois ce n'est rien dans une vie. »

*« Le 28 novembre 1914,*

Louis et Albert m'ont raconté quelque chose d'intéressant aujourd'hui : ils rentraient de l'école (en flânant comme d'habitude, je les connais ces deux là), ils devaient courir ou quelque chose comme ça et ils ont percuté un homme. A cause du choc, son sac est tombé et son contenu s'est étalé sur le trottoir : plusieurs très grands cahiers dont certains se sont ouverts au passage. Ils ont donc pu apercevoir des pages vides, ainsi que certaines remplies de tableaux de noms d'aliments ayant leurs prix en face. Ils m'ont dit aussi qu'il y avait des jours de notés. Alors, faisant preuve de trop de curiosité (je sais qu'ils tiennent cela de moi !), ils ont demandé à ce monsieur de quoi il s'agissait. Dieu soit loué, il devait être très gentil ou très patient car il a pris le temps de leur expliquer.

Il leur a d'abord dit que c'était « Les cours de vente journalier des denrées alimentaires », et pour peu qu'ils me l'ont bien retranscrit, ces cahiers seraient remplis quotidiennement afin de

suivre l'évolution des prix de chaque denrée. Je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle... cela annonce-t-il une économie prévoyante en vue d'une longue bataille ? Ou est-ce simplement que nos dirigeants s'occupent de nous en s'intéressant à ce que nous achetons ? Nous verrons.

Enfin, Jean m'a écrit une lettre, il me donne des nouvelles mais elle a été relue et censurée alors finalement, j'ai très peu à lire. Le principal c'est qu'il soit encore vivant et qu'il aille bien. Je ne sais pas où il est mais il m'a l'air encore assez enthousiaste donc ça doit bien se passer. Ah et je suis allée voir le docteur, effectivement j'attends un enfant... je suis partagée entre la joie et la tristesse. Ce n'est vraiment pas le bon moment, surtout si Jean n'est pas là, mais ce n'est pas grave, je peux m'en sortir en attendant le retour de mon bien-aimé... j'espère que ça sera une fille cette fois ! »

## 1915

---

*« Le 8 juin 1915,*

Oh, ça fait un bout de temps que je n'ai pas écrit. J'ai eu beaucoup à faire ces derniers temps entre ma grossesse, mon travail à l'hôpital, les garçons, la hausse des prix, les réquisitions et les trop rares lettres de Jean. J'avais déjà tellement à lui dire que je ne me sentais pas de réécrire les mêmes choses dans mon journal. Je suis tellement triste, il n'a pas pu être là pour la naissance de sa fille — mon vœu exaucé : c'est une fille ! Toutefois, je l'ai appelée Arman-tine, comme il le souhaitait. C'est au moins cela qui nous lie l'un à l'autre, cela me rassérène un petit peu ; notre petit ange est né le 2 juin dernier. Par chance, Annie gardait les garçons ce jour-là et le docteur est venu m'assister. Cela n'avait pas été nécessaire pour Louis et Albert mais ma grossesse a été un peu plus difficile pour la petite. Heureusement, malgré quelques heurts, elle a fini par poindre le bout de son nez. Elle était ravissante, évidemment ! Elle faisait deux kilos six cents grammes et mesurait quarante-quatre centimètres : une toute petite fille donc, mais en bonne santé et bien vivante : un vrai soulagement ! Et elle est tellement jolie... oh j'aimerais tellement que Jean puisse la voir. »

*« Le 7 juillet 1915,*

Je suis allée aux halles aujourd'hui, et ça y est, il y a désormais des réglementations pour la nourriture qu'ils y vendent aussi. A ce rythme-là, on ne s'en sortira pas ! J'espère que la guerre sera bientôt finie. Je sais, je dis ça depuis le début mais il ne faut pas perdre espoir, il n'y a que ça à faire de toute façon pendant la guerre : attendre et espérer.

Et avant de retourner à la maison, je suis comme d'habitude allée chez le boulanger, et il y a aussi une taxe sur le pain à cause des prix du blé et de la farine qui ont considérablement augmentés ! Même les céréales, les pommes de terre et les haricots blancs augmentent, ce n'est pas évident surtout avec trois enfants. Comme si cela ne suffisait pas, j'ai vu une affiche au centre-ville qui nous informait de plusieurs nouvelles taxes complètement aberrantes : l'une sur les céréales et la seconde sur l'un de ses dérivés, la farine ! Il était également mentionné que l'armée a pris le contrôle des moulins ; presque tout est réquisitionné en ce moment. Mais qu'est-ce qu'il va nous rester ? Parfois, je me demande si les autorités se rendent compte qu'il y a aussi des gens à l'arrière et qu'il faut aussi les nourrir !

Jean m'a envoyé une petite lettre il y a quelques semaines ; il m'informe vaguement de ce qu'il fait, il ne peut pas trop en révéler, beaucoup de choses relèvent du secret militaire. Enfin, au moins il va bien, c'est le principal. Il me demande des nouvelles des enfants, alors je le rassure en lui disant qu'ils sont en forme. Tant qu'ils ont à manger, ils ne se plaignent pas. Mais si cette situation se poursuit, je crains que vienne un jour où je ne pourrai plus remplir leur assiette, et c'est ce qui me fait le plus peur. J'aurais pu le supporter pour moi seule, mais je ne supporterais pas de voir mes chéris souffrir. »

*« Le 9 octobre 1915,*

Annie m'a annoncé une bonne nouvelle aujourd'hui. L'autorité militaire va enfin faire quelque chose pour nous, qui sommes à l'arrière-front : une mise à disposition de blé ! C'est une bonne nouvelle car cela va augmenter la production de farine et donc de pain. J'espère qu'au final, ça pourra en faire plus pour nous.

Ah ! Et une encore meilleure nouvelle : Jean est venu en permission pour trois jours. Ça a été un tel bonheur de le revoir, il a enfin pu faire la connaissance d'Armantine. Les garçons étaient fous de joie. Je n'ai pas pu faire un repas de fête, mais nous avons mangé à notre faim et nous étions si heureux de nous retrouver que même une petite assiette de haricots n'aurait pas éteint notre joie. Il ne sait malheureusement pas quand il pourra revenir ... Ces trois jours sont passés si vite, je ne voulais pas qu'il reparte ! C'était trop dur, j'ai tellement peur qu'il lui arrive quelque chose, surtout quand je vois dans quel état nous reviennent les hommes du front à l'hôpital ...

J'ai donc repris le cours de ma vie sans lui, le vague à l'âme ; toutefois, travailler d'arrachepied à l'hôpital, cela m'aide à ne pas trop y penser. Et je n'ai pas à m'inquiéter pour les petits, ce qui me permet de rester concentrée ; Maman peut me les garder pendant la journée. Enfin, elle ne les a pas toute la journée, à part Armantine, puisque les garçons vont encore à l'école ; ils ne restent pas inactifs et cela leur fait du bien aussi. »

*« Le 4 décembre 1915,*

Fantastique ! La ville a l'air d'enfin se rendre compte qu'il y a une hausse des prix ! Eh oui, j'ai entendu parler de conseils municipaux où ils commençaient à parler de ce problème. Je veux bien qu'ils en parlent, mais nous préférerions tous qu'ils agissent, à défaut de remettre les prix d'avant, au moins éviter qu'ils augmentent encore !

Je discutais avec monsieur Barbon la semaine dernière, mon boucher, il expliquait que les mairies étaient en train de faire une espèce de recensement du prix de la viande : il y a des enquêtes menées dans différentes villes. Annie, mon amie qui travaille à la mairie, m'a dit que plusieurs courriers venant de différentes villes de l'Aube et de France arrivaient de manière régulière, contenant les réponses à ces enquêtes. C'est une bonne idée je suppose, ça leur permettra peut-être de s'organiser et de nous éviter encore une trop grande hausse des prix.

En dehors de cela, aujourd'hui je suis allée chez le poissonnier, après tout peut-être que le poisson est moins cher que la viande et ça ne fera pas de mal aux enfants ! Ce n'est quand même pas donné.

Dans un registre différent, il y a de plus en plus de blessés à l'hôpital, chaque jour, je crains et j'espère que Jean en fasse partie, arrivant lui aussi en morceaux ... Je crains qu'il ne soit bles-

sé trop gravement, mais j'espère qu'il le sera pour qu'il rentre à la maison... Je suis tellement égoïste parfois, mais il me manque...

Je relisais mes notes, et je me suis rendue compte que je ne parle pas beaucoup de mon travail, mais c'est parce que je n'aime pas penser à l'hôpital quand je rentre à la maison. J'aurais pourtant beaucoup d'anecdotes à raconter, comme la semaine dernière où un soldat Fritz<sup>2</sup> est arrivé avec une grave blessure à l'estomac et personne n'a voulu se charger de lui. J'ai dû me dévouer, mais... c'est parce que j'ai remarqué qu'il avait une alliance, et je me suis dit que si Jean était un jour blessé chez les Boches, j'aimerais qu'une infirmière de ce pays prenne soin de lui : j'ai pensé à la pauvre femme de cet homme. Après tout, nous sommes tous dans le même panier, il y a des morts des deux côtés, pour la majorité d'entre nous, nous n'avons rien demandé. Et dire que tout ça est parti d'un meurtre, celui d'un archiduc inconnu dans un obscur pays loin de chez nous... On dirait juste un prétexte ; je ne comprendrai jamais l'être humain et sa logique. »

## 1916

---

*« Le 20 février 1916,*

Il y a quelque chose d'intéressant qui s'est passé récemment, le Maire a annoncé qu'il achetait le méthylène... je crois que c'est comme ça que ça s'écrit ; enfin, l'alcool à brûler quoi. Je ne sais pas ce qu'il compte en faire exactement, ça doit être pour l'armée, mais en achetant des choses ainsi à la population, c'est une façon de leur donner de l'argent et c'est appréciable. Malheureusement, j'en ai très peu chez moi et il m'arrive d'en avoir besoin. Mais je connais quelques voisins qui en ont énormément et qui sauront en tirer profit.

Enfin, sinon les problèmes restent les mêmes. Je n'ai pas de nouvelles de Jean depuis presque deux mois maintenant, c'est inquiétant. Habituellement, il fait en sorte que j'ai quelque chose de lui au moins une fois par mois... je n'aime pas m'imaginer des choses mais j'ai comme un mauvais pressentiment cette fois. Enfin, il faut que je me concentre sur les rares choses joyeuses qui arrivent : Armantine grandit vite et bien, elle est un bébé adorable, ça me fait

---

<sup>2</sup> Origine des insultes des Français à l'égard des Allemands : <http://www.arte.tv/fr/le-mot-boche-chleu-et-fritz/568998,CmC=569004.html>

toujours mal au cœur de la laisser le matin à ma mère pour aller travailler à l'hôpital. Et les garçons se concentrent à l'école, ils font de leur mieux. J'avais peur qu'ils prennent l'excuse de la guerre pour ne plus rien faire, mais ils sont sérieux, ils travaillent bien et je leur en sais gré. »

*« Le 20 mars 1916,*

Il y a deux jours, ils ont ouvert des boucheries municipales. Les prix sont plutôt intéressants, ce n'est pas une différence énorme par rapport aux autres, mais pour certaines choses ça vaut le coup. C'est vraiment rassurant de voir que la ville fait des choses pour nous.

Des choses rassurantes et des choses inquiétantes... d'ailleurs, je n'ai pas de nouvelles de Jean depuis tellement longtemps que j'en fais des angoisses. J'espère recevoir une lettre bien »

*« Le 23 mars 1916,*

Tiens, je n'avais pas fini ma phrase. J'ai été arrêtée, quelqu'un frappait à la porte. C'était le facteur, je croyais qu'il m'apportait des nouvelles de Jean ... Enfin, c'était un peu le cas. C'est une missive d'un de ses compagnons d'infanterie, Marcel Beauchamp, Jean m'en avait un peu parlé dans ses lettres, il est devenu son meilleur ami je crois, toujours là l'un pour l'autre. D'après ce Marcel, mon Jean est porté disparu... mais on va le retrouver ! N'est-ce pas ?... J'avais un mauvais pressentiment mais... ça ne veut rien dire. Il y a plein de soldats qui sont portés disparus parce qu'ils ont été blessés et ils sont dans un hôpital et on ne sait pas encore qui ils sont à cause d'une perte de mémoire temporaire ou ce genre de choses. Je le sais, j'ai rencontré des tas de soldats inconnus amnésiques à mon travail : ils sont portés disparus, mais au final ils retrouvent leur famille. Je sais que c'est ce qui est arrivé à Jean, j'en suis sûre ! »

*« Le 1er avril 1916,*



J'ai reçu un autre courrier de Marcel aujourd'hui, ils ont retrouvé le corps de Jean... c'était une lettre très gentille, pleine de compassion et d'amitié, il me l'a annoncé avec beaucoup de tact mais le choc reste le même, j'avais tellement cru qu'on le retrouverait vivant, je... je ne sais pas comment l'annoncer aux garçons quand ils vont rentrer de l'école. Ils vont grandir sans lui, Armantine ne le connaîtra pas... Ils sont si jeunes, Louis n'a que sept ans et Albert cinq, ils sont trop petits pour subir autant d'épreuves en si peu de temps.

C'est ironique, n'est-ce pas ? Un 1<sup>er</sup> avril, j'ai l'impression qu'on se moque de moi... J'ai tellement voulu croire qu'il reviendrait ! Il devait revenir ! La victoire aurait dû me le ramener il y a des mois ! Mais il ne reviendra plus, notre histoire se finit là : il n'y aura pas d'après-guerre pour nous ... Je ne sais pas quoi faire, je suis complètement perdue...»

*« Le 22 avril 1916,*

Il y a plusieurs nouvelles affiches en ville. Notamment une qui en fait râler plus d'un, c'est à propos d'une nouvelle taxation sur le pétrole et l'essence. Il y a une nouvelle réglementation parce qu'il y a un nouveau ravitaillement. Comme d'habitude, l'armée a le monopole sur ces ressources. Et nous voilà avec les restes, à peine de quoi survivre. Heureusement, nous n'avons pas d'automobile donc ce n'est pas quelque chose sur lequel je dois m'inquiéter. Ouf ! Mais une fois de plus, il y a de nouveaux prix pour la viande, toujours plus chers. J'ai l'impression qu'on ne s'en sort pas. Je n'aurai bientôt plus que des haricots et des pommes de terre à mettre dans les assiettes des enfants. Je sais qu'ils essayent de faire des choses, ils font plein d'enquêtes, ils donnent des questionnaires à remplir, ils se renseignent sur les prix partout, ils essayent de réguler les choses. Mais ça ne change rien, ce n'est que de la théorie tout ça. Nous, nous tous les Troyens, on veut qu'ils agissent, qu'ils baissent les prix, qu'ils pensent que bientôt, nous n'aurons plus rien à manger.

Pour continuer dans les bonnes nouvelles, Annie m'a parlé d'une loi sur la taxation des denrées et substances ; je ne sais pas vraiment ce que ça signifie pour nous, mais je suis sûre d'une chose : ce n'est pas bon ! Pas bon du tout.

Enfin, Armantine commence à faire des phrases complètes, elle est adorable et me remonte le moral. Ses frères essayent tout le temps de la faire parler maintenant. J'ai vraiment besoin de choses positives en ce moment, malheureusement il y en a très peu. Jean me manque tellement, tellement... je pleure encore en repensant à lui. Mais je dois me ressaisir et avancer, je ne suis pas toute seule. Continuer malgré la peine, à tout prix. Je dois m'occuper de mes bé-

bés. Et ma mère et Annie sont toujours là pour me soutenir quand ça ne va plus. Même mes collègues infirmières cherchent à me remonter le moral dans mes jours les plus noirs. J'essaye de ne pas y penser, tout simplement. »

*« Le 6 juin 1916,*

Le boucher avait bien plus de choix aujourd'hui, j'ai pu acheter quelque chose de différent pour les enfants, même si j'ai déboursé plus d'argent que je n'aurais dû. En ces périodes si difficiles, ça fait du bien de se faire un peu plaisir. Garder le moral, garder l'espoir.

Je me suis quand même demandée pourquoi un nouvel arrivage si important. Le boucher m'a dit que c'était une mesure exceptionnelle, une importation, mais qu'il n'en savait pas beaucoup de plus. Quant à Annie, elle avait vaguement entendu parler de courriers échangés entre le Maire de Troyes et celui du Havre pour une importation de viande frigorifiée. Ça fait du bien de savoir que malgré toutes les difficultés que rencontre le pays en ce moment, les hommes politiques s'occupent encore de nous. Ils essayent de remotiver un peu la population. Ce combat se fait terriblement long, j'aimerais pouvoir me reposer à nouveau, me détendre... je ne sais même plus ce que c'est. »

*« Le 31 juillet 1916,*

Je ne comprends pas toujours les agissements de la ville, d'un côté nous sommes ravitaillés en farine, de l'autre nous sommes taxés et réquisitionnés sur les céréales. Je suppose que tout ça a un rapport avec ce dont a besoin l'armée, les militaires, tous ceux qui sont au front dans les tranchées... où Jean n'est plus. Enfin, je m'égare. Oui, ça doit être ça puisque tout ce qu'ils nous réquisitionnent est pour l'Armée, d'après les décrets qu'ils nous donnent en tout cas. Je prends le temps de lire les affiches mises un peu partout, je sais que ce n'est pas le cas de tout le monde et beaucoup râlent en disant qu'ils ne comprennent pas. Mais les décrets et autres arrêtés sont assez clairs si on prend le temps de les lire.

Autrement les enfants sont en vacances depuis un mois maintenant. Je sens que Louis grandit, maintenant il cherche à m'aider à la maison. Il surveille Albert et Armantine pendant que je fais le ménage ou la cuisine, des fois il se propose même pour faire la vaisselle ou passer le balai, il est adorable mon fils, et il me fait beaucoup penser à son père. Je craignais que re-

trouver tant de Jean en lui me ferait beaucoup de mal, mais en fait c'est tout le contraire, ça m'apaise et ça me rappelle de très bons souvenirs. Loulou est aussi attentionné que mon Jean.»

## 1917

---

*« Le 29 mars 1917,*

Et encore des nouvelles taxations ! Les fromages, le beurre et les pâtes y passent, ça y est, je n'en peux plus ! Ce que je craignais au début de la guerre arrive petit à petit, je peux de moins en moins nourrir les enfants convenablement. Encore la réduction du pain, toujours la réduction du pain.

Enfin, je peux encore relativiser, je ne suis pas la plus mal lotie, ni la plus pauvre, heureusement que j'ai un travail. Je me demande comment font les autres. Il faut supporter ça, sans savoir quand cela s'arrêtera. Ni si cela s'arrêtera un jour.

D'ailleurs, en passant devant le café qu'il y a dans ma rue, j'y ai vu une autre affiche ; ça nous concerne moins, mais je suppose que ça en touche beaucoup d'autres. C'est à propos de la réduction du sucre pour les hôtels, les cafés et les restaurants. Égoïstement, je me réjouis que ça ne soit pas encore pour nous, mais nous sommes forcément touchés, d'une façon ou d'une autre. Et puis, nous parlons du moyen de subsistance de quelqu'un d'autre, si ce qu'il reste de notre économie ne fonctionne plus, c'est le pays entier qui se meurt... Vivement que se finisse cette guerre, c'est épuisant physiquement et moralement.

Sans compter, qu'il y a de plus en plus de patients à l'hôpital, nous sommes surchargés de travail, mais je dois rentrer tous les jours pour m'occuper des enfants. Ils ont besoin de moi aussi. »

*« Le 21 avril 1917,*

J'ai vu mon amie Annie aujourd'hui. C'est toujours réconfortant de voir un visage amical en ces temps si difficiles. Et puis, cela me permet de glaner quelques informations sur les progrès et intentions de la ville pour notre bien-être. Elle m'a appris aujourd'hui qu'un comité de surveillance des prix avait été mis en place. Concrètement, je ne sais pas trop ce que ça signifie pour nous, comme souvent. Peut-être que la ville va veiller à ce que les prix n'augmentent pas trop. Ou tout simplement, ils vont surveiller l'évolution des prix, comme tout le reste. Je ne sais pas vraiment à quoi ça rime... j'aimerais juste que ça soit utile, que l'on puisse le ressentir dans notre quotidien.

En attendant, les prix sont toujours aussi élevés, donc j'achète de moins en moins. Les enfants en ont marre, ils rentrent de l'école et se plaignent parce qu'on ne mange plus tout ce qu'ils veulent. Et ça me met dans une colère folle, parce que je fais tout ce que je peux... mais ce n'est pas plus de leur faute que de la mienne.

Je suis épuisée. Mon travail à l'hôpital est de pire en pire, les blessés arrivent par centaines, on ne sait plus où les mettre, ni comment les sauver. Il faut s'occuper rapidement d'eux, les soulager, mais comment faire ? Ils ont des blessures terribles, si terribles que l'on doit souvent les amputer pour qu'ils n'en meurent pas. Pourtant, même dans ces cas-là, nous ne sommes sûrs de rien puisque la gangrène se déclare très souvent et se propage en un rien de temps. Mais le pire, c'est de les soigner et qu'ils repartent pour la boucherie : ils nous reviennent dans un état pire encore, ou ne reviennent pas du tout...

Enfin, je commence de plus en plus tôt, je finis de plus en plus tard. Heureusement que la voisine aime garder Armantine quand Maman ne peut pas... malheureusement, je ne peux plus la payer. Tout le monde est dans le même cas en ce moment. Je travaille davantage, mais je gagne à peine plus et tout est si cher maintenant.

Je voudrais tellement que Jean soit là... il saurait quoi faire. »

*« Le 17 septembre 1917,*

On a reçu un courrier aujourd'hui, apparemment il y a un recensement de tous les habitants de la ville de plus de 16 ans. C'est une histoire de rationnement du pain, ou quelque chose comme ça, ce n'est pas encore très clair. En tout cas, les boulangers ont aussi un questionnaire à remplir. Mais pour quoi faire, on ne sait toujours pas ! La ville fait beaucoup de choses, mais ils ne nous informent pas vraiment.

Je ne vais pas écrire beaucoup aujourd'hui, je suis épuisée. Armantine et Louis sont malades, ils m'en font voir de toutes les couleurs. Espérons qu'Albert n'attrape pas leurs microbes, avoir deux enfants malades c'est déjà l'horreur ! Armantine ne fait que pleurer et tousser et Louis est d'une humeur massacrate... Jean me manque tellement parfois, je voudrais qu'il soit là, qu'il m'aide. Mais il ne peut plus revenir. »

*« Le 31 octobre 1917,*

Ça y est, nous ne sommes plus tranquilles pour aucun aliment ! Ce qui faisait la base de notre alimentation : pommes de terre et haricots, sont désormais taxés eux aussi. D'après Annie, ils auraient pris « le contrôle du marché des haricots et pommes de terre », pour la citer. Pour faire court, on va encore devoir payer des taxes pour ces aliments alors que c'est tout ce que nous pouvons manger maintenant ! Cela me met tellement en colère ! »

*« Le 16 novembre 1917,*

Louis et Albert sont revenus de l'école d'une humeur massacrate aujourd'hui. Tous les jours, ils aiment passer devant la pâtisserie-confiserie Decusey rue Notre-Dame en rentrant de l'école. Ils aiment bien se donner envie, et ils rentrent toujours en me réclamant tel ou tel bonbon. Ça fait bien longtemps que je n'ai pas pu leur en acheter bien sûr, mais ils avaient toujours l'espoir que je le referai un jour. Enfin, tout à l'heure, Louis était presque en colère et Albert avait les yeux rouges d'avoir pleuré. La confiserie est fermée pour de bon. Il y avait encore une affiche, un arrêté municipal je suppose, sur la porte. Loulou n'a pas tout compris sauf que c'est définitivement fermé, jusqu'à nouvel ordre — autant dire la fin de cette guerre — parce qu'ils doivent sauvegarder la farine et le sucre pour des choses indispensables. C'est bientôt l'anniversaire du grand... je voulais faire une petite exception et acheter quelque chose mais je ne pourrai pas. Par acquis de conscience, j'irai voir la pâtisserie rue Thiers, mais s'il s'agit d'un arrêté municipal, elles seront toutes fermées. Mes pauvres chéris... plus aucun petit plaisir ne leur est permis.

Enfin... je m'occupe d'un nouveau patient. Émile je crois. Il a un de ces bagouts : il est intenable. Il a un éclat d'obus dans la cuisse droite alors il ne peut pas retourner au front. Mais

tous ses amis y sont alors il nous fait un bazar terrible parce qu'il veut aller les aider. Il devrait presque s'estimer heureux de s'en sortir vivant. Si je l'entends encore se plaindre parce qu'il n'est pas dans les tranchées avec ses compagnons d'infanterie, je jure que je l'étouffe avec son oreiller ! Si seulement Jean n'avait eu qu'un éclat d'obus... »

*« Le 19 novembre 1917,*

Je suis allée voir cet arrêté à propos des pâtisseries et confiseries. Effectivement, pour améliorer la qualité du pain, ils ont supprimé l'attribution de farine et de sucre aux pâtisseries et confiseries. Je comprends pourquoi ils font cela, et même si cela déplaît aux enfants, ils font au moins certaines choses en pensant à la population. On aura du pain jusqu'à la fin de cette guerre, enfin... espérons-le.

Il y a aussi des problèmes avec la farine. Annie m'a dit que les meuniers s'étaient rassemblés et avaient signé une pétition pour avoir du blé de meilleure qualité. Je n'en peux plus de tous ces problèmes avec le sucre, la farine, le pain... je voudrais que ça redevienne comme avant. Je voudrais que Jean soit là, qu'on ne manque de rien, que je puisse offrir un anniversaire décent à Louis... c'est après-demain, il va fêter ses huit ans. Je vais devoir faire un gâteau avec ce qui me reste, c'est très peu.

Demain, je commets un meurtre. Cet Émile Trèfle va passer sous son oreiller, je n'en peux plus de l'entendre crier « rendez-moi à mon régiment ! Je veux pas rester sur ce lit inconfortable ! ». Il fatigue toutes les infirmières, je ne suis pas la seule à méditer son assassinat. »

*« Le 21 novembre 1917,*

L'anniversaire est passé. J'ai fait mon possible avec mes maigres moyens : le gâteau n'était pas exceptionnel, mais Loulou était tout de même content de sa petite fête. Il est encore trop jeune pour comprendre les aléas de la guerre, mais il sait néanmoins que l'on ne pouvait pas se permettre plus cette année. Cela me dévaste de ne pas pouvoir offrir le meilleur à mes petits chéris, mais ce n'est pas de mon ressort. Avec les fêtes de fin d'année qui approchent, les boulangers ont un peu plus de matières pour travailler et j'ai réussi à soutirer quelques frian-

dises au mien. J'ai vu les yeux de Louis briller de mille feux lorsque je lui ai donné, ça fait tellement de bien de lui donner un peu de bonheur. »

*« Le 24 novembre 1917,*

Je pensais, c'est sûr que ce n'est pas drôle pour les enfants que les pâtisseries, confiseries et autres aient fermé, mais au moins, c'est pour rationner le sucre. Peut-être alors en aurons-nous assez tout le temps que dureront encore ces horreurs.

Le rationnement... ils en font de plus en plus en ce moment. J'ai appris que c'est ce qu'ils mettaient en place avec l'essence et le pétrole justement : ils le répartissent équitablement chez tous les épiciers de Troyes, c'est Annie qui m'a dit ça la dernière fois qu'on a pris le café ensemble (enfin... le café, le fond de boîte qui me reste quoi, mon dernier petit plaisir). J'aimerais qu'ils répartissent assez de nourriture chez chacun des habitants de la même façon. »

*« Le 3 décembre 1917,*

Ils nous ont donné des cartes de pain : c'est pour rationner la quantité. En fonction du nombre de personnes qu'il y a dans une famille, on nous en donne plus ou moins. Je crois que c'est une bonne idée... s'ils ne sont pas trop radins. Ils en ont fait aussi pour les troupes militaires. Bientôt, on aura des cartes pour tout ! Il y a déjà eu l'essence, quel est le prochain ? »

## 1918

---

*« Le 12 janvier 1918,*

Nouvelle année, nouveau rationnement ! Louis m'a parlé d'une affiche qu'il avait vue en ville l'autre jour. Apparemment un nouveau décret est arrivé, il est question de cartes d'alimentations. Je ne sais pas encore de quoi il est question exactement, mais je sens qu'on

ne va pas tarder à le comprendre. Certainement encore une histoire de partage en fonction des membres de la famille, comme pour le pain. Maintenant, tout ce que nous allons acheter va être pesé et mesuré, je le sens... enfin « tout ce que nous allons acheter », pour le peu que l'on achète encore. Quand on a des pommes de terre et des haricots dans nos assiettes, on peut s'estimer heureux, et vu qu'eux aussi sont taxés maintenant ... La viande, ce n'est plus que pour les jours de fête, et encore !

Le lait est également taxé ; le petit déjeuner des enfants devient de plus en plus maigre. C'est Armantine qui va le plus se plaindre de l'absence de lait. Elle en était une grande buveuse... je ne sais pas ce que je vais lui donner maintenant. Albert a pleuré en apprenant que le chocolat était aussi taxé désormais, il a compris que dès que c'était taxé, on n'en achetait plus, ou presque plus. Il croit d'ailleurs que c'est ce que ça veut dire. Mon pauvre petit Albie, seulement six ans et déjà tellement d'épreuves. »

*« Le 8 mars 1918,*

Il y a eu plusieurs changements ces derniers temps. D'abord, une nouvelle réglementation pour les restaurants, mais comme je ne suis pas concernée je n'y fais pas attention. Il y a aussi des nouvelles règles pour le renouvellement de la carte d'alimentation, des spécificités pour les naissances, etc. Et il y a même des cas spéciaux pour les prisonniers de guerre ennemis et le personnel infirmier, dont je fais partie.

Sinon, dans ma vie, il y a eu pas mal de choses aussi. Rien de nouveau pour les enfants, après tout, les garçons vont à l'école, se sont habitués au rythme de la guerre et Armantine voit ses journées passer avec sa grand-mère ou la voisine, puis avec moi et ses frères. Mais il y a eu du changement avec Émile Trèfle, il s'est calmé, il n'a plus aussi mauvais caractère qu'avant, ou bien il a retrouvé son état normal. Enfin, ce qui est sûr c'est qu'il est d'un commerce bien plus agréable maintenant qu'il nous sourit et nous parle correctement. Il s'est porté volontaire pour nous aider, et vu le besoin qu'il y a en ce moment, il a été promu aide-soignant en un rien de temps. Le Docteur Renard me l'a donné comme assistant, c'est moi qui dois faire sa formation. J'avais peur que ça soit pesant mais ce n'est pas du tout le cas : il est intelligent, il apprend vite et il est très drôle, ça faisait bien longtemps que je n'avais pas ri comme ça. Toutes les infirmières sont folles de lui, maintenant qu'il est agréable, elles s'accordent toutes à le trouver beau. Elles sont ridicules à pouffer comme des dindes chaque fois qu'il passe dans le couloir. Enfin, j'avais besoin de quelque chose comme ça pour me remonter le moral. »



*« Le 3 juin 1918,*

Épuisée. Je n'en peux plus. Des centaines et des centaines de blessés nous tombent sur les bras. Tout ces corps déchiquetés, est-ce encore des hommes ? Quand est-ce que ça finit ? Je suis partie dans un coin pour pleurer, je suis au bout du rouleau. Je n'en supporterai pas plus... Émile m'a trouvée dans cet état et il a trouvé les mots qu'il fallait pour me remotiver mentalement, j'ai pu finir la journée grâce à lui. Cet homme est merveilleux, je ne sais pas ce que je ferai sans lui en ce moment, il aide tout le monde et il a toujours un mot gentil pour moi. Je suis toujours épuisée physiquement, mais je sais qu'il est là pour moi.

Enfin, la préfecture a décidé de faire quelque chose à cause du nombre de blessés croissant. Il y a eu une autorisation à propos de l'abattage des bœufs et des vaches, on va pouvoir manger plus de viande. Elle sera toujours aussi chère bien sûr, si ce n'est plus, mais quelque chose est fait pour les blessés. On ne perd pas foi. »

*« Le 27 septembre 1918,*

Il y a eu de nouvelles réglementations sur les pommes de terre et les haricots, rien en notre faveur bien sûr. Il y a eu la même chose pour les pâtes et autres féculents. Je repensais justement à ce que les garçons avaient découvert au début de la guerre, le « Cours de vente journalier des denrées alimentaires ». L'homme chargé de cette mission avait expliqué qu'il noterait chaque jour dans les cahiers le prix de chaque aliment : la différence entre les prix de 1914 et les prix de 1918 devait être criante. Enfin, ce qui est fait est fait... je sens une lassitude chez tout le monde à propos de cette guerre, je sens qu'on arrive au bout. De toute façon, c'est soit on arrive au bout, soit ça ne s'arrêtera jamais.

Émile et moi nous sommes de plus en plus rapprochés. Je ne sais pas si je suis vraiment prête à m'engager dans une nouvelle relation mais il m'a bien fait comprendre qu'il voudrait plus que de l'amitié avec moi. Ça fait plus de deux ans que Jean est mort, parfois il me manque encore mais à cause de la guerre, j'ai dû avancer, je ne suis pas restée figée sur mes années avec lui. Émile me plaît, mais je ne sais pas encore si je suis prête à lui en donner plus pour

l'instant... c'est possible. Il faut que je réfléchisse, je vais peut-être en parler avec Annie aussi, elle doit venir demain après-midi.

En tout cas, les enfants l'adorent ! Il est venu manger chez nous la semaine dernière, il a eu un succès fou auprès des garçons qui l'ont tout de suite adopté, même Albert qui est plutôt méfiant d'habitude. Quant à Armantine, elle est presque autant sous le charme que moi... ma petite Armantine, déjà trois ans. Le dernier cadeau que m'a fait Jean, cette petite merveille. Elle me ressemble beaucoup cependant, les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux bleus, la même forme de visage et elle est toute menue... mais elle a souvent les mêmes postures et les mêmes expressions du visage que son père, c'est très amusant à voir. »

*« Le 11 novembre 1918,*

La guerre est enfin finie !!! Mon dieu, quel soulagement ! Quand je l'ai su, j'ai pleuré de joie. Émile était avec moi à ce moment-là, nous avons tous les deux sauté de joie en criant et il m'a même embrassée. Je pense que je finirai par accepter sa demande en mariage. Mais en attendant, les réjouissances sont pour la fin de cette fichue guerre ! Je crois que je vais mettre du temps à réaliser. Bien sûr, nous avons tout à reconstruire, nos hommes à accueillir, entiers ou blessés. Mais ces quatre ans sont passés et nous en sommes sortis victorieux ! »

## Aujourd'hui

---

Je refermai le journal avec une certaine émotion. Effectivement, Elisabeth Grenier est devenue Elisabeth Trèfle un beau jour de mai 1919. De cette union sont nés trois autres enfants.

En lisant les journaux de mon aïeule, j'ai appris beaucoup de choses sur l'arrière de la guerre 14-18, beaucoup de choses que je ne soupçonnais même pas. Je reposai le cahier dans le coffre, m'assis contre celui-ci et regardai autour de moi, le tri attendrait une prochaine fois.

**ANTOINE Jasmine & PIERRE Aurore.**

Cette fiction a été réalisée dans le cadre de notre projet professionnel de licence professionnelle Bibliothèque, musées et fonds patrimoniaux au Centre Universitaire de Troyes (CUT) pour l'année 2013-2014.

# Bibliographie – Cotes des archives municipales de Troyes

1914

---

*Le 29 août 1914 – 6F23, 6F43, 4F258*

*Le 10 novembre 1914 - 6F262*

*Le 6 septembre 1914 - 6F23, 4F257*

*Le 28 novembre 1914 - 4F119, 4F120*

1915

---

*Le 8 juin 1915 – 2H88, 4F84, 6F51, 6F49*

*Le 9 octobre 1915 - 6F43*

*Le 7 juillet 1915 - 4F84, 6F51, 6F49*

*Le 4 décembre 1915 - 4F23, 4F257, 4F138*

1916

---

*Le 20 février 1916 - 4F268*

*Le 6 juin 1916 - 4F258*

*Le 20 mars 1916 - 4F119*

*Le 31 juillet 1916 - 6F49*

*Le 22 avril 1916 - 6F24, 4F268, 4F257*

1917

---

*Le 29 mars 1917 - 4F255, 6F43, 4F263,  
6F14*

*Le 16 novembre 1917 - 4F253, 6F45, 6F49*

*Le 21 avril 1917 - 6F24, 4F254, 4F268*

*Le 19 novembre 1917 - 4F253, 6F45*

*Le 17 septembre 1917 - 6F43, 6F49*

*Le 21 novembre 1917 – 4F253*

*Le 31 octobre 1917 - 6F64*

*Le 24 novembre 1917 - 4F253, 4F268*

*Le 3 décembre 1917 - 6F43, 6F45*

1918

---

*Le 12 janvier 1918 - 6F25, 4F254, 4F261,  
6F14*

*Le 3 juin 1918 - 6F60*

*Le 8 mars 1918 - 6F25*

*Le 27 septembre 1918 - 6F64, 6F55,  
4F119, 4F120*